

AVANT-PROPOS

Le marquis de Villette (1736 [ou 1734]–1793) est considéré de nos jours comme un personnage secondaire, voire très secondaire, de la saga voltairienne, et encore davantage de l'épopée révolutionnaire. Pourtant, les visiteurs qui se pressent aujourd'hui sous les voûtes du Panthéon, à Paris, savent-ils que c'est lui qui, le premier, proposa de transformer l'église Sainte-Geneviève laissée inachevée par Soufflot en un mausolée des grands hommes ? Les ont à présent rejoints quelques « grandes femmes », ce qui ne lui aurait certainement pas déplu, à lui qui fut l'un de nos tout premiers féministes. Savent-ils, ces visiteurs, que ce visionnaire, qui portait un avis sur tout, souvent éclairé, avait le premier devisé bien des choses qui font notre société contemporaine, même si d'autres ont après sa mort repris ses idées sans pour autant se réclamer de lui ? Pourtant, n'est-ce pas lui qui a ouvert, à l'aube de la Révolution française, le débat sur le mariage des prêtres catholiques, qui reprend de la vigueur actuellement ? N'a-t-il pas rêvé de grands espaces culturels, de promenades publiques plantées d'arbres ? N'a-t-il pas imaginé des façons modernes de prélever l'impôt, proches de celles toujours en vigueur, au numérique près ? Et la liste ne s'interrompt pas là.

La vie de Charles de Villette se déroule pour sa part de lumière dans l'ombre de Voltaire, pour celle la plus sombre dans les bas-fonds de Paris, parmi les sodomites de tout poil. Les biographes du Patriarche de Ferney ne citent son nom qu'une fois ou deux, comme de l'homme environné d'un parfum de scandale qui épousa la pupille du philosophe – en fait celle de M^{me} Denis – et dans l'hôtel parisien de qui il mourut en 1778. Hormis Olivier Blanc, qui n'élude pas le personnage dans ses monographies consacrées aux « libertines » de cette époque, et souligne l'engagement de cet homme « gay », comme on dirait aujourd'hui, en faveur des droits des femmes, les seuls ouvrages dans lesquels sa vie est tant soit peu abordée sont les deux biographies consacrées à la marquise,

Reine-Philiberte Routh de Varicourt, l'une dans l'entre-deux-guerres par Jean Stern, l'autre en ce siècle par Monique Ferrero. Car Belle et Bonne, ainsi que Voltaire se plaisait à l'appeler, a laissé une profonde empreinte, à la fois à Pont-Sainte-Maxence, entre Senlis et Compiègne, où elle fut châtelaine, et dans le pays de Gex et en Suisse voisine, d'où sa famille était originaire. Jean Stern, bien connu des turfistes de Chantilly, et dont le cousin Edgar avait acheté la terre de Villette à Sarron, écrivait pour la Picardie ; Monique Ferrero écrit pour les alentours de Ferney-Voltaire. Qu'on ne cherche pas le nom de Charles de Villette dans les biographies de D'Alembert ou de Condorcet, hormis, en ce qui concerne ce dernier, dans les pages consacrées à l'apothéose de Voltaire, le 11 juillet 1791 : il y a fort à parier qu'on ne trouvera rien.

Dans l'ombre de Voltaire, ai-je écrit ? En réalité, cette ombre est triple. Il y a celle de celui qui n'est encore qu'un nom d'écrivain, avant qu'il ne devienne pour le futur marquis un être de chair et – encore davantage – d'os aux états de Bourgogne à Autun en 1763, s'il faut en croire le fils de Villette, s'exprimant un demi-siècle plus tard. Et puis il y aura pour terminer le halo mystique entourant le Voltaire mythique, au terme de cette tragi-comédie qui commence au Colisée de Paris par un coup de cravache donné par Villette sur la joue d'une fille d'opéra et qui s'achève neuf mois plus tard par l'une des pires agonies qui furent jamais, celle de l'auteur de Candide sur le quai de Seine qui porte aujourd'hui son nom.

Villette fut bien un débauché, un libertin, qui allait débusquer le micheton au jardin des Tuileries, au Palais-Royal ou sur le quai de Conti, devant ce qui est à présent l'Institut de France, trois hauts lieux de la drague homosexuelle d'alors – le premier l'est encore de nos jours –, et eut plusieurs fois maille à partir avec la police. Assumant ce qu'il était, et pour cela tourné en ridicule par beaucoup, il entretenait une liaison de façade avec la comédienne Françoise Raucourt, qui était ouvertement lesbienne. Il fut aussi ce « plat personnage de comédie » dont parle M^{me} du Deffand dans une lettre à Horace Walpole, lorsqu'il se fit le grand introducteur,

non pas des ambassadeurs, mais des visiteurs de Voltaire dans son hôtel de la rue de Beaune, au retour à Paris du philosophe. Mauvais soldat, il fut aussi plus tard un mauvais mari et, un temps, un piètre père. Ce fut enfin un littérateur de troisième ordre, et les lettres n'ont rien retenu de lui. Dès avant ses trente ans, il passa son temps à profiter de l'immense fortune que son père lui avait laissée, sinon à la dilapider. À l'inverse de nombre de ses contemporains issus de l'aristocratie, il ne s'adonna pas à des recherches scientifiques. Il ne fut qu'un riche oisif. Mais lui qui se posa longtemps en flagorneur des puissants, de Frédéric II à Choiseul, pensa à se racheter lorsque survint la tourmente révolutionnaire.

Lui qui se voulait disciple de Voltaire ne pouvait pas ne point entrer dans ce tourbillon insensé qui changea la face du monde. Il le fit en philosophe. Pour lui, la Révolution était une nécessité absolue ; elle devait certes changer l'ordre des choses, mais aussi se faire dans la paix et la fraternité. Son ami Condorcet fut l'ami des Noirs, lui, brocardé comme « l'ami des hommes » du fait de ses mœurs, le fut des femmes et aussi des serfs – il y en eut en France jusqu'en 1793. N'étant pas parvenu à se faire élire aux états généraux en 1789, il se fit journaliste pour la Chronique de Paris, le journal de Condorcet, et d'autres titres aussi. S'il renonça en 1791 à concourir pour l'Assemblée législative, il fut en revanche élu à la Convention en 1792. Le courage qu'il manifesta à défendre ses opinions, sa condamnation horrifiée et sans appel des massacres de Septembre – ceux qui en firent autant se comptent sur les doigts d'une main –, son refus d'envoyer Louis XVI à l'échafaud attirèrent sur lui les flèches acérées de la « presse torchon » montagnarde et sans-culotte, dont l'avatar le plus connu est sans doute le pamphlet ordurier Les Enfants de Sodome à l'Assemblée nationale. Proche des girondins sans être l'un des leurs, seule la maladie, qui l'emporta deux jours avant le meurtre de Marat, lui évita la guillotine.

Que reste-t-il aujourd'hui de Charles Villette, puisque, rejetant sa particule, c'est ainsi qu'il voulut qu'on l'appelât dès les premiers temps de la Révolution ? Lui qui fut le « père » du concept de « Panthéon national », puis le grand ordonnateur de la « fête de

Voltaire » de juillet 1791, sa fosse dans un bois, non loin du cimetière du village de Villette à Pont-Sainte-Maxence, est désormais ouverte à tous les vents et ses ossements probablement depuis longtemps dispersés, comme ceux de « Belle et Bonne ». S'il y a dans la cité isarienne une rue rendant hommage à celle que le défenseur des Calas surnommait ainsi – de même qu'une bibliothèque Reine-Philiberte –, « Charles Villette, député de l'Oise à la Convention nationale » attend toujours sa plaque. Il reste l'hôtel portant son nom sur le quai Voltaire à Paris, sur la façade duquel une inscription rappelle que le patriarche de Ferney y mourut, ainsi que le domaine de Villette sur le territoire de l'ancien village de Sarron. Là, la « belle terre » qui avait suscité l'admiration de M^{me} Vigée Le Brun n'est plus, et depuis longtemps, qu'un fantôme. Le château qui avait pendant trois décennies abrité le reliquaire du cœur de Voltaire a été détruit en 1900. Le banquier Edgar Stern l'a remplacé par un énorme bâtiment de style néo-Louis XIII, maintenant divisé en une cinquantaine d'appartements.

J'ai acquis l'un de ceux-ci voici une dizaine d'années afin d'y passer mes week-ends. C'est sur les lieux qui avaient abrité sa prime jeunesse, puis dans lesquels il avait fait plus tard, lorsqu'il en fut devenu le seigneur, de très nombreux séjours, et où il avait reçu tout – ou presque – ce qui comptait à Paris, que je me suis intéressé à Charles de Villette, à qui j'ai voulu rendre justice à ma façon.

Ce travail est une fiction. Il aurait certes été aisé de dresser une biographie historique du marquis centrée sur la période qui suit son mariage avec la pupille de Voltaire, dans ce qui était alors l'église du village de Ferney, en novembre 1777. Jean Stern et Monique Ferrero l'avaient déjà fait, même si c'était à la marquise qu'ils s'intéressaient. Malgré la Correspondance de Voltaire, presque intégralement préservée, et les « mémoires à la main » des dernières années de l'Ancien Régime, ainsi que les Mémoires secrets de Bachaumont et de ses continuateurs, ou encore la Correspondance littéraire de Grimm et Meister, les sources étaient plus fragmentaires pour les quarante premières années de la vie de Villette. J'ai donc choisi la formule du roman historique.

Accompagnant le héros dans différents lieux de France, d'Allemagne et de Suisse, le lecteur pourra s'immerger dans la vie intellectuelle du temps des Lumières, à Paris, bien sûr (Ferney n'en est qu'une succursale), mais aussi à Lausanne, avec M^{me} de Brenles et le docteur Tissot, auteur d'un fameux mémoire sur l'onanisme. Il redécouvrira les principaux événements survenus en Europe depuis les débuts de la guerre de Sept Ans jusqu'au coup de couteau de Charlotte Corday. Il se heurtera au sulfureux marquis de Sade, le cousin par alliance du héros. Il rencontrera les philosophes, écrivains et scientifiques amis de Voltaire, célèbres comme Diderot, D'Alembert, Condorcet, Franklin, Lavoisier, et d'autres moins connus aujourd'hui, comme Lauraguais, La Harpe, Marmontel, Condillac, Lalande ou Guyétand. Il partagera l'intimité du patriarche de Ferney et de sa nièce (pas toujours) indigne, M^{me} Denis, sera reçu chez des salonniers comme M^{me} Geoffrin, M^{me} du Deffand ou M^{lle} de Lespinasse. Il croisera les ministres de Louis XV et de Louis XVI, Choiseul, Saint-Florentin, Terray, Maurepas, Turgot, Calonne, Necker, les lieutenants généraux Sartine et Le Noir, des militaires comme Condé ou La Fayette. Des musiciens, Mozart enfant puis jeune homme, Piccinni, et surtout Gluck ; des acteurs, aussi, qu'ils soient « de prose », comme disent les Italiens, ou « chantants », comme on disait à l'époque : M^{lle} Clairon, Henri Le Kain, Françoise « Fanny » Raucourt, Rose Vestris, tous quatre sociétaires de la Comédie-Française, le haute-contre Pierre de Jélyotte, la soprano Marie Fel et, last but not least, la « reine de l'Opéra », célèbre autant pour ses bons mots que pour sa voix, la légendaire Sophie Arnould, qui n'était autre que la Natalie Dessay du temps des Lumières. Les artistes, ce sont aussi les peintres, les sculpteurs et les architectes : Vernet et Vigée Le Brun ; Pigalle et Houdon ; Perronet, Wailly et Poyet, l'auteur de la façade de l'Assemblée nationale dont Napoléon disait qu'il voudrait être resté un petit lieutenant d'artillerie pour pouvoir la faire canonner. On découvrira le jeune avocat Maximilien de Robespierre défendant, dans l'ombre de Benjamin Franklin, le « vénérable » de la loge maçonnique à laquelle appartenait Villette, un particulier de Saint-Omer qui avait posé sans autorisation un paratonnerre sur sa

maison. Et on rencontrera Bailly, Brissot, Vergniaud, Barnave, Saint-Just, Manuel, tous ces grands noms de la Révolution, sans oublier Roland et sa délicieuse épouse Manon Phlipon. Et Olympe de Gouges, bien entendu. Il est une femme que notre héros n'approchera pas, mais dont il parlera beaucoup : la reine Marie-Antoinette. Le « vrai » marquis a écrit ne l'avoir jamais rencontrée ; je m'en suis tenu à cela. Presque tous les personnages du livre ont existé. Ils ont souvent prononcé ou tracé les mots que j'ai placés sur leurs lèvres ou sous leur plume. Seuls quelques-uns ont été imaginés, parmi lesquels les amants de Villette : Jean-Baptiste de Kermoyan, Hiéronyme Caperan et Jean Sorel, le cocher. Ainsi que le pasteur Curchod et sa femme, les oncle et tante fictifs de M^{me} Necker.

Pour écrire ce roman, j'ai voulu suivre la démarche qui fut jadis celle de Robert Merle dans Fortune de France ou celle de Françoise Chandernagor dans L'Allée du Roi : faire raconter à un personnage sa vie et son temps – ici celui des Lumières et des premières années de la Révolution –, dans un langage évoquant par des tournures un tantinet désuètes (ah ! l'imparfait du subjonctif !) celui de l'époque tout en demeurant d'aujourd'hui. La tâche était d'autant plus aisée pour moi que notre langue n'a plus tellement bougé depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle. Contrairement aux Siorac père et fils de Merle, mon héros, comme la veuve Scarron, a réellement existé. Je n'ai fait que combler les trous là où il y en avait, interpréter certaines situations. J'ai essayé de coller le plus possible à la chronologie, inversant une ou deux fois dans le temps des épisodes, inventant quelques péripéties, comme celles qui prennent place au moment du blocus de Genève en 1767. Le Villette « historique » ne fut pas à Ferney cette année-là. Pas davantage qu'à Arras en 1783.

Au fur et à mesure de l'écriture de ce livre, je me rendais compte que s'accumulaient un grand nombre de notes : explications d'expressions devenues peu intelligibles, détails historiques, références de citations. J'envisageai d'abord d'en supprimer une bonne partie, laissant le lecteur se référer de lui-même à une bonne encyclopédie en ligne. Je me suis finalement résolu à les conserver

pratiquement toutes, car elles concourent à la bonne compréhension du récit.

Ce roman, désormais proposé en deux volumes (couvrant respectivement les périodes précédant et suivant l'union de Belle et Bonne et de Villette en 1777), a été publié initialement en trois tomes.

Le premier, Guerre et Lettres, voit le héros gambader sur les bords de l'Oise, étudier à Louis-le-Grand, combattre en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans, rencontrer Voltaire, faire de la prison pour s'être joué de la police, être l'hôte de Ferney. Il s'achève à la mort du père de Villette, qui fait de lui un homme riche en même temps qu'un marquis. Le second, Un philosophe de comédie, traverse la dernière décennie du règne du Bien-Aimé et les premières années de celui de son successeur, celles où, aux portes de Genève, Voltaire prend la plume pour réhabiliter le chevalier de La Barre et Lally-Tollendal, sauver les Sirven, tandis que Villette étale au grand jour à Paris sa vie dissolue, ses amours masculines, tout en s'efforçant d'apparaître comme un disciple de choix des hommes – et des femmes – des Lumières, parfois au prix du ridicule. Ces deux premières parties sont réunies dans le présent livre. Le dernier tome et volume, Le Gendre de Voltaire, s'ouvre sur la rencontre que fait le marquis de la pupille du philosophe, qu'il épouse en novembre 1777, et s'achève avec son décès, en juillet 1793, d'une forme de syphilis. On assistera au triomphe de Voltaire à Paris, à sa mort, à l'apothéose de ses cendres au moment même, ou peu s'en faut, où l'équipée fugitive du couple royal prend fin à Varennes. L'image de Villette, brocardé, moqué, vilipendé, prendra une nouvelle dimension dans la dernière année de sa vie, lorsqu'à la Convention il osera, avec courage, dénoncer les outrances de septembre 1792 et voter contre la condamnation à mort de Louis XVI.

J'espère que le lecteur trouvera autant de plaisir à lire cet ouvrage que j'en aurai eu à l'écrire.

Jean-Michel Blengino

PERSONNAGES PRINCIPAUX

CHARLES DE VILLETTE

PIERRE-CHARLES DE VILLETTE, trésorier général de l'Extraordinaire des guerres, THÉRÈSE CHARLOTTE CORDIER DE LAUNAY, ses parents

AUGUSTIN ACCART, fils du précepteur de Charles de Villette*

JEAN-BAPTISTE DE KERMOYSAN, jeune noble breton, condisciple de Villette au collège Louis-le-Grand*

RENÉE-PÉLAGIE CORDIER DE MONTREUIL, cousine de Charles de Villette

DONATIEN FRANÇOIS DE SADE, jeune noble provençal, son futur mari

FRANÇOIS-MARIE AROUET DIT VOLTAIRE, DENIS DIDEROT, JEAN LE ROND D'ALEMBERT, ÉTIENNE NOËL DAMILAVILLE, JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL, philosophes

MARIE-LOUISE MIGNOT, VEUVE DENIS, nièce de Voltaire

JEAN-LOUIS WAGNIÈRE, secrétaire de Voltaire

MARIE-FRANÇOISE CORNEILLE, descendante de Pierre Corneille, fille adoptive de Voltaire

CLAUDE DUPUITS DE LA CHAUX, son mari

PÈRE ANTOINE ADAM, jésuite, chapelain de Voltaire à Ferney

LÉONARD RACLE, architecte de Voltaire à Ferney

M^{ME} GEOFFRIN, salonnière

M^{ME} DE LA FERTÉ-IMBAULT, sa fille

CHARLES-AUGUSTIN DE FERRIOL D'ARGENTAL, ambassadeur et ami de jeunesse de Voltaire

M^{LLE} CLAIRON, HENRI LEKAIN, sociétaires de la Comédie-Française

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON-CONDÉ, 8^e prince de Condé

MARIE-CHARLES-LOUIS D'ALBERT DE LUYNES, DUC DE CHEVREUSE, colonel général des dragons

LOUIS GEORGES ÉRASME DE CONTADES, maréchal de France

LOUIS-MARIE DE CROISSY, jeune officier*

PHILIPPE-CHARLES DE PAVÉE DE VILLEVIEILLE, militaire et homme de lettres

HIÉRONYME CAPERAN, jeune architecte*

M. GODEFROY, intendant du domaine de Villette à Sarron*

ANTOINE CARRIER, jeune écrivain

** Personnages fictifs.*